

6. Une organisation « adaptée » aux filles et aux femmes

L'élan quasi irrépressible des femmes à s'occuper des chevaux s'avère souvent un facteur d'intégration efficace dans la vie du centre équestre, et ce

d'autant plus que les attentions féminines ne s'arrêtent pas à l'animal mais s'étendent à tout ce qui l'entoure : il n'est pas rare en effet qu'une fois aux écuries, les cavalières, y compris celles qui se disent réfractaires habituellement aux tâches ménagères, se mettent à balayer, à ratisser ou aident à pailler. C'est un investissement bénévole n'est pas le fait que de pratiquantes ; il touche également des mères d'enfants cavaliers ou des épouses de cavalier. Les motivations de ces femmes sont variées : certaines se disent guidées par l'idée qu'« aimer les chevaux, c'est aussi agir pour qu'ils vivent dans des conditions agréables » (cavalière, 23 ans Galop 7) ; d'autres reconnaissent que c'est « plus fort qu'elles » : « Quand je vois des brins de paille qui traînent ou des toiles d'araignées qui pendent, c'est plus fort que moi, je prends le balai, j'en donne un bon coup » (cavalière Galop 4, 35 ans) ; d'autres encore pensent : « À être là, autant aider ! » ; comme cette mère de cavalière (42 ans) qui confie : « Dans le club, tout le monde est toujours débordé. Je vois le moniteur courir d'un côté, de l'autre, s'affairer. Au début, je n'osais pas me proposer à quoi que ce soit parce que je n'y connais rien en chevaux. Puis je me suis dit que pour tenir une fourche, surtout lorsque le box est vide, ou pour ratisser, je n'avais pas besoin de savoir monter à cheval. Alors je me suis lancée. Maintenant, je mets des bottes et un jean pour venir au club, et je cure ou je fais des bricoles pendant que ma fille monte. J'aime ça. En plus, il me semble qu'on apprécie mon aide ; la plupart du temps, on m'a réservé une tâche. Je sais même réparer les clôtures, mon mari n'en revient pas ! ».

La « danse du propre » (Kaufman, 1997 : 21) quotidienne consacrée à l'entretien des chevaux et des locaux présente beaucoup de points communs avec le ménage d'une maison, bien que les outils utilisés soient en partie différents : on balaie, on nettoie, on range, on lave ; parfois même, comme on a pu le voir dans le chapitre précédent, il faut faire une machine. Tous ces gestes sont familiers aux femmes. Il n'y a rien d'étonnant à ce que ces dernières s'y livrent spontanément : les femmes « répondent avec plus de force à l'appel des choses de la maison, même quand elles voudraient rester indifférentes » (*id.* : 79). En répondant à l'« appel des choses » du centre équestre et des chevaux, les femmes tissent des liens et trouvent une place – leur place – au sein du club. Cette intégration confirme l'application élargie de l'expression « faire le ménage » : « “faire le ménage” (au sens de choses), c'est aussi faire le ménage (au sens des personnes), constituer la famille » (*id.* : 70). Tous les centres ne favorisent pas une intégration de ce type. Elle se rencontre surtout dans les petits clubs où l'ambiance se veut familiale. Les coups de main y sont appréciés

car l'entretien des chevaux et des locaux consomme énormément de temps, et le secteur souffre d'un manque endémique de personnel. Traditionnellement, on compte un palefrenier pour dix chevaux. Mais, en général, on est bien loin du compte : d'après une enquête menée en Bretagne en 1999, alors que les établissements bretons comptent en moyenne trente équidés, on ne dénombre que 1,74 salarié en moyenne par établissement (<http://www.haras-nationaux.fr>). Le manque de personnel n'est pas dû à une pénurie de personnes à employer mais à des soucis de rentabilité. En effet, pour diverses raisons, beaucoup d'établissements éprouvent de réelles difficultés à « joindre les deux bouts » et ne peuvent se permettre d'embaucher. Certains clubs, en revanche, ne recherchent pas l'aide des adultes (hommes ou femmes), soit parce que leur organisation est trop structurée pour supporter une intrusion (mis à part lors de certaines occasions ponctuelles qui requièrent la participation de bénévoles : tenir la buvette ou ramasser des barres pendant une compétition), soit parce qu'ils souhaitent éviter une situation où le statut de client devient ambigu. Il faut se souvenir que la plupart des centres équestres sont des entreprises privées dont beaucoup sont exploitées en nom propre. Quoique le bénévolat paraisse naturel dans un contexte sportif traditionnellement basé sur la logique associative de participation et de solidarité ainsi que sur le principe du volontariat (Chazaud, 1995 : 77), certains dirigeants d'établissement privé craignent que l'implication des adultes ne se transforme en une ingérence pénible ou n'engendre une forme de « dette » inconfortable : comment facturer, sans éprouver de gêne, une journée à une cavalière qui, en dehors du temps réservé son stage, a dépoussiéré les écuries et ôté les toiles d'araignées des plafonds ?

Cela dit, on ne peut s'empêcher de remarquer que lorsqu'une implication est possible comme dans le fonctionnement d'un établissement association loi de 1901, celle des femmes se fait par le « bas », par les « tâches domestiques », alors que celle des hommes se réalise souvent par une participation dans la vie « politique » de l'association, en se faisant élire au comité de direction, par exemple. Ce phénomène ne semble pas spécifique à l'équitation. Selon le rapport *Femmes et sport* remis en avril 2004 au ministre des Sports et au ministre de la Parité, la sous-représentation des femmes aux fonctions dirigeantes dans le sport est « alarmante » : il existe notamment un « grand décalage entre l'importance de la pratique réelle des femmes et leur engagement associatif » (Rapport *Femmes et sport 2004* : 10-11). Pour expliquer ce déficit féminin, on avance les obligations familiales, la difficulté à concilier vie professionnelle et vie personnelle, le machisme ambiant, les différences de motivation et de

comportement des hommes et des femmes (*ibid.*). Ces dernières présenteraient notamment une trajectoire plus longue que celle des hommes, s'investissant plus longtemps en tant que bénévoles, usagers, ou salariés avant de prendre des responsabilités associatives ou professionnelles (*ibid.*).

La réserve émise parfois envers l'implication des adultes dans la vie du centre équestre ne se retrouve pas au niveau des enfants et des adolescents. Dans tous les clubs, on s'attend, pour des raisons éducatives, à ce que les jeunes cavaliers s'impliquent généreusement dans la vie de leur club. Les « bonnes volontés » ne sont jamais refusées, elles sont même stimulées. Les filles se proposent volontiers et on les laisse exercer sans frein leur goût des soins aux chevaux et leurs talents « ménagers », d'ailleurs souvent acquis au sein de la famille. En effet, comme le montre Michèle Ferrand dans une synthèse de travaux sur la socialisation des enfants selon le sexe, la famille tout en poussant le plus loin possible les efforts de dotation égalitaire entre frères et sœurs, veille à maintenir une différenciation subtile entre les comportements masculins et féminins. En ce qui concerne la participation au travail domestique, les filles en font toujours plus que les garçons. Au-delà de l'acquisition de ces savoir-faire, cet apprentissage spécifique les prépare à l'acceptation du rapport social particulier qui se noue entre homme et femme, et qui se définit par la « relation de service ». On peut sans doute parler de transmission aux filles d'un « habitus domestique », sans ignorer qu'en même temps un habitus professionnel leur est également transmis par leurs mères, de plus en plus souvent actives. L'enfant, pour construire son identité sexuée ne retiendra qu'une part de son héritage éducatif explicite ; il ne parviendra toutefois pas à s'affranchir si facilement des normes et des habitus intériorisés inconsciemment. Ainsi les filles, devant la nécessaire prise en charge des travaux domestiques quand elles vivent de façon autonome, se révèlent souvent plus semblables à leur mère qu'elles ne le souhaiteraient, subissant presque malgré elles, la force de l'incorporation des gestes vus et appris dans l'enfance (Ferrand, 2004 : 49-51). La vie dans le centre équestre pérennise, renforce ce processus d'incorporation chez les jeunes cavalières. On les sollicite non seulement pour soigner ou préparer les montures mais encore pour accompagner les petits cavaliers à poney. Utiliser les compétences pédagogiques des filles est également une chose courante. En milieu scolaire, par exemple, les filles sont souvent « constituées en « auxiliaires pédagogiques » par les enseignants sur un plan disciplinaire – faire tenir tranquilles les garçons – ou plus largement pédagogique – aider les garçons à prêter une meilleure attention » (Zaidman, 2001 : 46). En remplissant les fonctions

d'aides pédagogiques, d'aides soignantes, d'aides ménagères, les filles acquièrent, grâce à leurs attitudes – aptitudes ? – « oblatives » (Digard, 1998 : 66, en note), un certain statut « social » au sein du club, et ce plus rapidement que les garçons qui ne peuvent, eux, adopter un comportement féminin oblatif sous peine de déroger aux canons masculins. Plus éloignés du quotidien laborieux et des coulisses, ils doivent, pour accéder au même degré de reconnaissance, passer par la technique ou le talent équestres, processus qui exige plus de temps. Cette reconnaissance par le biais des « vertus oblatives » reste toutefois d'un genre mineur par rapport à celle que procure la virtuosité à cheval. Dans la petite société des cavaliers d'un club, la hiérarchie se base sur les compétences équestres – alors qu'un cavalier débutant est perdu dans la masse et doit faire ses preuves, un cavalier qui réussit en compétition se trouve immédiatement à une place privilégiée.

